

Jean [12d] van Berchem, voyageur en Terre Sainte († av.1543)

En 1494, Jean [12d] van Berchem, seigneur de Bossenstein, entreprit un long voyage devant le conduire jusqu'en Terre Sainte (voir chap. XII de la Généalogie). Voici deux articles que lui consacra un historien belge du XIX^e siècle, le baron Jules de Saint-Genois :

« BERCHEM (Jean VAN), voyageur du XV^e siècle. Il appartenait à une riche et puissante famille de l'ancien marquisat d'Anvers. Il quitta le 7 mars 1494 son château de Boschsteyn [Bossenstein], situé au village de Broechem, à trois lieues de cette ville, pour entreprendre le voyage de la Terre-Sainte en compagnie de deux de ses compatriotes. Il visita successivement l'Allemagne, le nord de l'Italie, Rome, Jérusalem, le Mont-Sinaï, l'Egypte, le royaume de Naples, la Sicile, la Suisse et la France. Guidé dans cette longue entreprise plutôt par un sentiment de ferveur que par la curiosité d'un touriste instruit, il nous a laissé une relation de son voyage qui, dans toutes ses parties, reflète le but qu'il avait en vue. Aussi répète-t-il toutes les erreurs, toutes les anecdotes que ses devanciers avaient accréditées sur ces contrées lointaines. Toutefois, cette relation, vu l'époque où elle a été écrite, ne manque pas d'un certain intérêt. Ainsi, par exemple, il est un des rares voyageurs du temps qui parlent des pyramides d'Egypte. "Le 20 septembre 1494, dit-il, nous arrivâmes à la montagne de Pharaon qui est merveilleusement haute. Elle est composée de grandes pierres et d'une prodigieuse élévation. Le sommet se termine en pointe, comme un diamant. Elle est formée d'escaliers à l'aide desquels on peut monter jusqu'en haut... Il y a en outre encore quatre montagnes du même genre."

La description du Caire et de l'Egypte n'est pas la partie la moins intéressante de ce voyage ; la singularité des opinions qui y sont émises lui donne un attrait spécial et porte comme tout l'ouvrage la marque caractéristique de l'époque. En somme, sans avoir la moindre portée scientifique, la relation de van Berchem est assez curieuse pour assigner à son auteur une place parmi les voyageurs du XV^e siècle.

Le manuscrit en flamand de cette relation est conservé dans la bibliothèque de M. le comte de Ribaucourt, sénateur, à Bruxelles. »

SAINT-GENOIS, Baron de, *in*: *Bibliographie nationale* [de Belgique], t. I, Bruxelles, 1866, p.166-167.

« Dans une monographie extrêmement curieuse, publiée dernièrement à Berlin, M. Tobler¹ a donné l'analyse de la plupart des relations de voyage en Terre Sainte, connues jusqu'à ce jour. [...] »

Outre ces relations imprimées, il en existe encore un grand nombre qui n'ont jamais vu le jour et qui, bien qu'offrant moins d'intérêt, ne sont cependant pas indignes d'attirer l'attention des géographes. Car, au milieu des erreurs, des inexactitudes, des préjugés dont ces écrits fourmillent, il y a toujours quelque chose à y glaner pour l'histoire et la topographie des lieux lointains que les pèlerins du moyen-âge visitaient.

De ce nombre est le voyage entrepris en 1494 en Terre Sainte par Jean van Berchem.

Le manuscrit original, ou tout au moins une copie ancienne de cette relation, existe dans la bibliothèque de M. le comte de Ribaucourt, sénateur à Bruxelles, qui a bien voulu le mettre à notre disposition. C'est un volume petit in-folio, relié en velours rouge et composé de 169 pages (papier) [...].

Jean van Berchem appartenait à une riche et puissante famille de l'ancien pays de Malines. C'est le 7 mars 1494 qu'il quitta le château de Boschsteyn [soit Bossenstein], au village de Broechem, à trois lieues d'Anvers, pour accomplir son voyage, accompagné de Jacques van Mengelfruyt et de Jacques Momer.

Disons d'abord que Jean van Berchem est un pèlerin dans toute la force du terme, qui n'a d'admiration que pour les lieux consacrés par des souvenirs pieux, pour les miracles, pour le culte des reliques et des images. C'est dans un but unique de piété que nous le voyons parcourir l'Allemagne, le nord de l'Italie, Rome, la Terre Sainte, le royaume de Naples, la Sicile, la Suisse et la France. – A l'exception des choses saintes, presque rien ne l'intéresse. Aussi sa relation, écrite en flamand, est-elle pauvre d'observations et de détails nouveaux. Il répète toutes les erreurs, toutes les anecdotes controuvées que ses devanciers ont accréditées. Son style est négligé et accuse partout l'ignorance de l'auteur, sa crédulité et les préjugés de son siècle. A ce point de vue, sa relation reflète parfaitement les idées qui avaient cours à cette époque.

Malgré tous ces défauts, le manuscrit de van Berchem n'est point dépourvu d'intérêt. Nous allons en donner une analyse sommaire, en nous contentant de

¹ Zwei Bücher Topographie von Jerusalem, Berlin, 1853, in-8°.

nous appuyer sur les points qui offrent quelque importance.

Jean van Berchem et ses compagnons logent la première nuit au monastère de Tongerlo, où ils font excellente chère. Le lendemain, ils se dirigent sur Diest et Maestricht. Le 9 mars, ils arrivent à Aix-la-Chapelle et vont prendre gîte le même soir chez Jean van Pallant, qui résidait à Lancklaer et qui avait épousé une nièce de notre voyageur.

Ils traversent ensuite Juliers et Berg, et arrivent à Cologne, où ils s'arrêtent un jour pour se prosterner devant les tombeaux des Trois-Rois.

Ils visitent successivement Bonn, Andernach, Wesel, Coblenz, Boppard, S^t-Goar, le Pfalz, Bacharach et Mayence. Puis ils se dirigent sur Ulm par Oppenheim, Worms, Brucksal en Souabe, Canstad et Essling.

A Ulm, ils s'arrêtent quelque temps pour faire ferrer leurs chevaux et réparer leurs harnais. Ils entrent bientôt en Italie, s'arrêtent à Ostie, à Bologne et à Florence. Toute cette belle contrée était alors ravagée par la peste, ce qui soumit nos voyageurs à beaucoup d'embaras, et les obligea souvent de passer la nuit hors des villes.

La veille de Pâques, ils atteignent enfin la ville de Rome. Ici Jean van Berchem se plaît à nous décrire en détail les ponts, les collines, les palais, les thermes, les arcs de triomphe, les églises, le Capitole, tous les lieux visités par les pèlerins, ainsi que les reliques célèbres que l'on conservait dans la Ville Eternelle. Il classe de la manière suivante, en rang de mérite, les grandes basiliques de la capitale du monde chrétien : S^t-Jean de Latran, S^t-Pierre, S^t-Paul et S^{te}-Marie-Majeure. Malheureusement tout ce qu'il dit sur l'origine de Rome frise le ridicule.

Le 12 avril, il quitte la capitale de la chrétienté pour se rendre à Venise, où il arrive le 20. En nous décrivant la reine de l'Adriatique, il n'oublie pas de nous parler des quatre chevaux de bronze de l'église de S^t-Marc. Il obtient ensuite, faveur rare à cette époque, la permission de visiter les arsenaux et le trésor du Sénat. A Venise, il s'adjoit de nouveaux compagnons pour passer outre. Ce sont Nicolas van Dynter avec son serviteur Nicolas le Bâtard, Gérard van Berendrecht, Gilles De Smet, Guillaume Allaerts et Charles van Eeckhoene, tous ses compatriotes. Ils font accord, à raison de 50 ducats par tête, pour le passage, avec Augustin Cantrin, patron d'une galère qui avait déjà accompli dix-neuf fois le voyage de Jérusalem.

Van Berchem fait remarquer que, dans le même temps, Frédéric de Saxe et Christophe de Bavière partirent aussi de Venise pour la Terre Sainte.

Avant de se mettre en voyage, il assiste à des fêtes magnifiques que le Sénat de Venise donnait à l'occasion de l'entrée dans cette ville de la fille du duc de Ferrare, femme du duc de Mantoue.

Ce n'est que le 31 mai qu'il s'embarque enfin pour Jérusalem. Il relâche à Zara, où cinq cents soudards défendaient alors la ville contre les Turcs. En quittant Raguse, il aperçoit de loin les ruines de la ville de Casopole, détruite, selon la tradition, par un monstre marin, qui rappelle le célèbre serpent de mer.

Le 20 juin, il se trouve à Modon, où il rencontre un grand nombre de Gypsi ou Bohémiens. A Rhodes, il voit la tour fondée par le duc de Bourgogne, connue sous le nom de tour S^t-Nicolas.

Il appelle cette île, qui trente années plus tard devait tomber aux mains des Turcs, le boulevard des chrétiens. Il ne peut assez vanter l'excellence de l'hôpital de l'île, où l'on recevait tous les pèlerins malades et auquel deux médecins étaient attachés à demeure.

A partir de Rhodes, Jean van Berchem s'occupe moins du côté pieux de son voyage, et donne ça et là quelques renseignements topographiques et historiques curieux. Dans l'île de Chypre, il admire ces moutons à larges queues qu'on commence à acclimater dans nos contrées.

Il arrive à Jaffa le 6 juillet. A Rama, il loge dans l'hospice fondé par le duc de Bourgogne. En visitant la ville, van Berchem et ses compagnons sont l'objet des railleries et des mauvais traitements du peuple, qui faillit leur faire un mauvais parti. Ces scènes se renouvelèrent à leur arrivée à Jérusalem, où ils séjournèrent jusqu'au 31 du même mois.

Leur but principal étant de visiter S^{te}-Catherine du mont Sinaï, ils reviennent par Rama à Jaffa et y prennent congé de quelques-uns de leurs compagnons, qui s'en retournaient dans leur patrie.

Pour accomplir ce périlleux pèlerinage de S^{te}-Catherine, ils s'organisèrent en caravane. Leur compagnie se composait de Guillaume de Hangest, de son chapelain, Albin Saguinelle, et de son serviteur Thomas Gaurian ; de lord Talbot, de son chapelain Guillaume Fel, et de son serviteur Claude Harinex ; de Charles van Eeckhoene, de Gérard van Berendrecht, natif de Hollande, et de notre Jean van Berchem.

Comme à cette époque, à cause des excursions des Arabes, ce voyage était plein de dangers, on les détourna de l'entreprendre. Toutefois, ils ne voulurent point renoncer à leur projet et résolurent de faire le détour par le Caire.

Moyennant une somme de 129 ducats, le soudan de Jaffa leur procura tout ce qu'il fallait pour le voyage, entre autres neuf mulets pour leurs personnes et trois pour leurs bagages et les provisions, ainsi qu'un truchman pour parler le lombard ; plus dix cavaliers bien armés, qui leur serviraient d'escorte jusqu'au Caire, afin de les défendre contre les Arabes. En outre, il leur donna des lettres de sauf-conduit, qui devaient les garantir contre toute mauvaise rencontre.

Mais au mépris de l'accord conclu, le truchman leur fit défaut, et huit de leurs cavaliers les abandonnèrent au-delà de Rama. Ils furent obligés de passer la nuit au milieu de marchands arabes, qui s'en allaient avec leurs chameaux chargés trafiquer à Damas et qui les rançonnèrent de la manière la plus impitoyable. Mêmes désagréments à Gazzera, où ils sont forcés de payer 40 ducats au soudan, qui en échange leur procure un sauf-conduit illusoire et un interprète juif qui les trompa indignement.

Ils pénétrèrent enfin dans le grand Désert, où ils rencontrèrent à chaque pas

les restes d'hommes, de chameaux et chevaux tués dans une sanglante rencontre, qui avait eu lieu peu de temps auparavant entre l'émir et les Arabes. Ce spectacle n'était guère de nature à les rassurer sur l'issue de leur voyage. Bientôt en effet, il sont harcelés par des troupes d'Arabes, qui en voulaient surtout à leur provision de vin. Ils ne trouvent pas de meilleur moyen d'échapper à leurs exactions que de boire le plus de vin possible et d'en jeter le reste dans le sable.

Après des difficultés et des périls sans nombre, ils atteignent enfin le Caire. Ils y joignent une caravane qui se rendait au mont Sinaï et dont le prieur de S^{te}-Catherine lui-même faisait partie. Elle se composait de deux cents chameaux. Nos pèlerins en avaient six pour leur part ; ils étaient assis deux à deux dans des paniers, appendus aux flancs de ces intelligents quadrupèdes, tandis que six autres de ces animaux portaient leurs bagages et leurs provisions. Ils campent sur les bords de la mer Rouge et y sont réduits à cuire leur pain dans de la fiente de chameau desséchée, allumée à cet effet. Leurs misères sont encore aggravées par les attaques des Arabes, contre lesquels ils se défendent avec leurs arcs. Bientôt à la suite des fatigues et des privations, tous tombent malades.

Ils sont si affaiblis qu'ils peuvent à peine s'entraider. Lord Talbot est si exténué qu'à peu de distance de S^{te}-Catherine, les pèlerins sont obligés de le déposer à terre. Son chapelain et Jean van Berchem se dévouent et restent auprès de lui pour le soigner.

Toutefois, vers le soir, on put le conduire jusqu'au mont Sinaï, où le malheureux voyageur expira presque en arrivant ; on l'inhuma avec grande pompe dans le cimetière de l'église de S^{te}-Catherine.

Le 1^{er} septembre 1494, nos voyageurs commencèrent l'ascension du mont Sinaï et en visitèrent tous les lieux consacrés. Après y avoir accompli leur pieux pèlerinage, ils reprennent le chemin du Caire, où ils arrivent le 12 du même mois, exténués de fatigue, de faim et de soif, et au lieu d'y trouver une bienveillante hospitalité, ils sont forcés de passer la première nuit dans la rue, leur truchman les ayant abandonnés.

“Nous étions ici en grand danger, dit naïvement van Berchem, d'être maltraités par les Arabes ; car étant dans notre pays, si nous trouvions des Turcs et des payens dans les rues, nous les traiterons aussi comme des chiens ; ce qui nous vaudrait de grandes indulgences.”

Ils séjournèrent assez longtemps au Caire et visitèrent la ville dans tous ses détails. Le 20 septembre, ils montèrent à ânes, traversèrent le Nil et allèrent voir les pyramides.

Van Berchem est un des rares voyageurs du moyen-âge qui parlent des pyramides.

“Nous arrivâmes enfin, dit-il, à la montagne de Pharaon, qui est très-merveilleuse. Elle est composée de grandes pierres, elle est d'une prodigieuse élévation. Le sommet se termine en pointe comme un diamant. La base est formée d'escaliers, à l'aide desquels on peut monter jusqu'au haut.

Personne ne peut entrer dans la montagne de Pharaon. La porte en est hermétiquement fermée avec de la terre. Si on devait l'ouvrir, il en sortirait du feu, qui consumerait toute la contrée. Il y a en outre quatre montagnes du même genre, mais plus petites."

Il ajoute qu'on ne sait à quoi servait cette construction ; on pensait que c'est là que Joseph amassa le blé pour les années de disette. Il décrit ensuite le Nil, ses digues, la fertilité du sol.

Il n'oublie pas non plus de parler du Sphinx. L'incubation artificielle des œufs, qui se pratiquait dans de vastes fours, excite surtout son attention. Enfin notre voyageur, avec sa crédulité ordinaire, signale les girafes et les autruches, qui mangent le fer et qui couvent leurs œufs du feu de leurs grands yeux.

Cette description du Caire et d'une partie de l'Égypte, est le chapitre le plus curieux de ce voyage, à cause des singulières opinions que l'auteur y émet.

Ils s'embarquent enfin sur le Nil pour revenir en Europe.

Ils arrivent à Rhodes le 7 octobre. Ils y assistent, le 18 du même mois, au tremblement de terre qui secoua l'île toute entière.

Ici van Berchem éprouva une nouvelle perte : un de ses compatriotes, Charles van Eeckhoene, y succomba à la diarrhée. Les chevaliers de Rhodes lui firent de magnifiques funérailles.

Nos pèlerins se dirigent ensuite par Modon et Corfou sur Raguse, où ils s'embarquent le 21 décembre sur une caravelle vénitienne pour se rendre en Sicile, avec l'intention d'y visiter tous les lieux célèbres par des pèlerinages.

Van Berchem parcourt toute la Pouille. Il n'oublie pas de parler, en passant, des exploits fabuleux de Roland dans cette contrée, lorsqu'il y combattit les géants. "On y voit, encore, dit-il, le siège en pierre où il se reposait."

Il énumère religieusement toutes les villes qu'il traverse jusqu'à Salerne, où résidait alors le prince de ce nom que son père, le roi de Naples, y avait exilé.

Le 2 février 1495, il arrive à Naples ; le roi venait d'y mourir le 25 janvier précédent. Il assiste à l'entrée d'Alphonse, duc de Calabre, qui succéda au roi défunt. – Il visite ensuite les mines de soufre et d'alun entre Naples et Pouzzole ; il décrit avec quelque détail la préparation de ce dernier produit minéral ; mais du Vésuve, pas un mot.

Il s'embarque enfin pour Venise. A Milan, il s'arrête pendant quelques jours et voit travailler à la célèbre cathédrale de cette ville. – Mais le temps presse, il traverse rapidement le St-Gothard, tout couvert de neige, Lucerne, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Lyon, Vienne en Dauphiné, Valence, Oranges, Avignon, Arles, Montpellier, s'arrêtant toutefois aux lieux consacrés et aux reliques renommées qu'il rencontre sur son passage.

Ici finit brusquement le voyage. Nous voyons cependant par quelques endroits de la relation, que notre voyageur se rendit aussi à St-Jacques en Gallice.

Jean van Berchem mit un peu plus d'une année à parcourir tous ces pays et à accomplir ce long et difficile pèlerinage. »

SAINT-GENOIS, Jules de, « Jean van Berchem, voyageur brabançon au XV^e siècle », *Messenger des sciences historiques, des arts et de la bibliographie de Belgique*, 1855, p. 461-468 (j'ai corrigé quelques coquilles).

* * * * *